

# Histoire d'un mariage

Autor(en): **Faure, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 35

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254029>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 35

Supplément du Dimanche 28 août

1904

## Histoire d'un mariage

J'ai rencontré, l'autre jour, mon ami le poète Félicien Rivière, avec lequel j'ai commis jadis quelques vaudevilles, oubliés de nous deux et... du public, encore plus, hélas ! J'avais appris, peu de temps auparavant, son brillant mariage avec la fille unique du colonel de Rochebois. Comme je complimentais Félicien au sujet de cet heureux événement, il me dit en souriant dans sa barbe blonde :

— Puisque je te tiens... je ne te lâche plus ! Nous allons diner ensemble... en garçons... Nous causerons du passé, du bon vieux temps déjà loin... Nous remuerons un peu la cendre de nos souvenirs, et, au dessert, je te parlerai de mon mariage... toute une histoire... tu verras...

Nous étions installés au premier étage d'un restaurant... Tout en dégustant le potage, Félicien contait :

— Tu sais que je connais la famille des Rochebois depuis bien des années. Mon père, chef d'escadron de cuirassiers, était le frère d'armes du colonel et fut tué sous ses yeux à Rezonville. Je dus à cette glorieuse et tragique histoire d'être toujours bien accueilli au château de Rochebois, une demeure seigneuriale de grande allure, sise non loin de la petite ville du département de l'Oise dans laquelle tient garnison, le régiment de mon beau-père.

Un homme solide, mon beau-père ! Un gaillard passant à cheval les quatre cinquièmes de son existence et capable de mettre sur les dents tout son corps d'officiers. Les « gros frères » ne doivent pas être à la noce tous les jours avec lui. Dès qu'il paraît dans la cour du quartier, le « bancal » traînant sur la botte, la moustache en porc-épic, chacun se met au port d'armes illico, je te prie de le croire !

C'est que ce vieux guerrier ne plaisante pas dans le service. Sous le rapport de la discipline, il est d'une sévérité proverbiale et distribuée à droite et à gauche, avec

une parfaite égalité d'humeur, les jours de consigne et de salle de police.

Malgré cela, il n'est pas ennemi de l'amusement et de la gaieté et organise à ses moments perdus, au château de Rochebois, des soirées dont le programme commence par un concert varié et se termine par une agréable sauterie. Il invite à ces petites fêtes ses officiers, lesquels, entre parenthèses, lui pardonnent, grâce à ces divertissements, ses coups de boutoir de la journée.

C'est à la faveur de ces soirées que j'ai pu m'introduire dans la place (style militaire) : je constituais l'une des attractions du programme, et, à chaque concert, je récitais mes œuvres ni plus ni moins que les chansonniers à la mode ! Au début, le colonel n'avait pas l'air de me porter dans son cœur : ma petite barbiche romantique et ma chevelure d'apôtre ne lui allaient qu'à moitié ! Que veux-tu ! ce diable d'homme voudrait voir les poètes, eux aussi, à l'ordonnance. S'il était le maître, il leur tolérerait la moustache, une courte « anglaise » et rien de plus.

En récitant mes œuvres au château de Rochebois, j'ai gagné le cœur de Camille, ma femme !... Un ange ! mon cher ! Un ange que Camille ! du reste tu la verras avant peu ! Il paraît que j'étais réellement séduisant, quand, accoudé à la cheminée monumentale du grand salon, dans une pose habilement étudiée, au milieu du cercle formé par les jolies femmes et les beaux officiers, je soupirais d'une voix mourante mes « Stances à Lucile ». Ah ! mon ami ! quel triomphe ! les dames faisaient craquer leurs gants de Suède pour m'applaudir... Seul, ce brigand de colonel semblait rebelle aux séductions de la Muse, et te le dirai-je, pendant que je récitais les « Stances à Lucile », je l'ai vu, plusieurs fois, s'installant tout seul devant un guéridon et se faisant apporter l'Annuaire pour se livrer à des « pointages » !...

Après le concert l'on dansait !

Malheureusement, Mme de Rochebois et ses sœurs, les tantes de Camille, n'autorisaient au château que les danses du bon vieux temps : la pavane, la gavotte, le menuet. Ah ! le menuet ! quel supplice ! C'était navrant de voir les brillants officiers se morfondre en révérences, en genuflexions cérémonieuses, aux accords d'une dizaine de violons qui semblaient près de rendre l'âme. Le colonel avait, lui aussi, l'air de s'embêter avec une conviction profonde ; afin de gagner son estime, un soir que je le voyais lisant son journal au fumoir, pendant l'exécution de l'inévitable menuet, je lui fis part de l'idée qui m'était venue, de remplacer ces gavottes, pavanés, menuets et autres danses antédiluviennes, par les entraînantés polkas, les joyeux quadrilles, les galops échevelés de notre répertoire moderne. Il fut convenu qu'avant huit jours, Offenbach, Hervé, Lecocq auraient droit de cité au château, et qu'on danserait désormais sur des motifs de « Chilpéric », de la « Grande duchesse », de la « Petite Mariée », de « Giroflé-Girofla » et d'« Orphée aux Enfers ».

Ah ! mon ami, quelle idée !

Ce fut une véritable révolution au château de Rochebois, quand nous réalisâmes notre projet. Les violons venaient d'exécuter « pizzicato », une gavotte tremblotante, bonne tout au plus à dérider des centaines. C'était l'heure du menuet, du menuet exaspérant de Lulli ou de Rameau, quand tout à coup, sur un signe du colonel, les musiciens renforcés d'un piston, d'un trombone, d'une grosse caisse et d'un cymbalier, attaquèrent avec un entrain endiablé, le « Galop de la Fille de Madame Angot » :

Les soldats d'Angerau  
Sont des hommes,  
Sont des hommes !

Là-dessus, les couples se formèrent et partirent comme le vent ! Les bons jeunes gens étaient-ils assez heureux de se dérouiller les mollets. Jusqu'aux dames de Rochebois qui se mettaient au diapason général, et se laissaient emporter dans le galop furibond. Le colonel, lui, exultait ! il dansait comme un perdu, manquant à chaque instant de déchirer avec ses éperons, la robe de sa danseuse, et criant à tue-tête, sur d'extraordinaires intonations : « A la bonne heure ! voilà de la musique. »

Notre dîner s'achevait... on nous servait le café... Nous venions d'allumer un cigare... Félicien souriait dans sa barbe blonde de l'air d'un homme égayé par quelque réjouissante pensée... nous regardions monter au plafond, en spirales bleuâtres, la fumée de nos londrés, quand je dis à mon ami :

— Dans tout cela je ne vois pas ton mariage ?

— Patience ! me dit-il ; et puisque je ne t'ennuie pas trop, je continue...

Tu penses bien que parmi les invités du colonel, les soupirants ne manquaient pas pour papillonner autour de Camille qui avait toujours pour eux un mot aimable, et accueillait leurs déclarations par de petits rires fous qu'elle étouffait derrière son éventail.

Pourtant un d'entre eux m'inquiétait fortement : un superbe lieutenant, Jean de Montaiglon, un beau brun, bâti comme Antinoüs, valseur émérite, ami du colonel, lequel le tenait pour un officier d'avenir, et vantait, à tout propos, ses multiples qualités. Ce prétendant me déplaisait

au possible : Camille me semblait ne point le voir avec déplaisir... Tu comprendras que cela me suffisait pour le détester cordialement !

Un soir, je m'ouvris au colonel de mon désir de devenir son gendre ! Je fis miroiter sous ses regards mes côtés les plus avantageux, lui parlant de ma fortune assez rondelette, de mes livres que les éditeurs s'arrachaient à prix d'or, de mon dernier volume couronné par l'Académie, de ce que j'avais fait, de ce que je ferais dans l'avenir... Le bonhomme écouta mes confidences avec attention, voulut bien se montrer aimable, mais ne s'engagea point à fond... Je le poussai dans ses derniers retranchements, et, comme j'insistais de nouveau sur ma notoriété de poète, il me répondit avec une tranquille sérénité :

— Mon cher Félicien, ce titre de poète dont vous avez peut-être raison de vous glorifier, ne me dit à moi rien qui vaille ! Foi de briscart ! je donnerais ma main droite pour que vous fussiez, au lieu d'un ciseleur de rimes, un de mes jeunes cadets de l'escadron, portant le casque et la cuirasse, les jours de parade et de grande revue ! Et puis, je me fais vieux, la limite d'âge me guette, et va m'atteindre sournoisement... En attendant que l'on me « fende l'oreille », je voudrais trouver dans mon gendre un autre moi-même, un garçon capable d'être un collaborateur, mon secrétaire, de rédiger mes rapports... quel qu'un du métier, en un mot... Et, tenez... pardonnez-moi ma franchise, mais voyez-vous, comme gendre, Montaiglon ferait bien mieux mon affaire !

Là-dessus, il se mit à me faire de Montaiglon un panégyrique démesurément élogieux, me vantant ses mérites, sa force à l'équitation, ses biceps herculéens, et surtout son exactitude dans le service ! Le service : il en avait plein la bouche, en disant cela ! Il se répétait à plaisir, déclarant que, depuis trois ans que Montaiglon était sous ses ordres, il n'avait pas à lui reprocher la plus futile négligence, la plus légère frasque, la plus insignifiante incartade !

J'étais désespéré en écoutant cela ! Ah ! ce Montaiglon ! j'avais envie de lui chercher une querelle d'Allemand, de lui marcher sur la botte, et de lui allonger un bon coup d'épée entre cuir et chair... Un Félicien belliqueux s'agitait en moi... Heureusement qu'un Félicien infiniment plus pacifique s'opposait à ces belles prouesses, me représentant que je me devais à la gloire des lettres françaises, que Montaiglon n'était qu'un butor de première force à l'escrime, et qu'il était bien capable, sans respect pour le Parnasse, de m'étendre sur le pré, ce qui aurait été, pour une foule de raisons, infiniment désagréable !

Décidément ! je n'étais pas de taille à lutter sur ce terrain ! Le meilleur était de ruser, de tâcher de porter à Montaiglon un coup mortel... dans l'estime du colonel. Je connaissais l'endroit sensible... J'attendis avec confiance qu'une occasion vint s'offrir à moi... ce qui ne tarda pas... tu vas en juger !

Huit jours plus tard je rencontrai, dans la matinée, Montaiglon en tenue d'écurie... Nous échangeâmes quelques paroles... Il m'informa qu'il y avait, le soir même, bal au château, et me dit qu'il serait heureux de me rencontrer chez le colonel où il ne ferait qu'une courte apparition, devant faire la ronde de nuit dans les postes, pour onze heures carillonnant.

Cette information fut pour moi un trait de lumière. Il fallait à tout prix que j'arrivasse à ceci : faire manquer la ronde à Montaignon et profiter habilement de la colère que provoquerait chez le colonel cette faute commise dans le service...

Le soir, vers neuf heures, par un clair de lune magnifique, je me dirigeai vers le château. J'apercevais, de la grande route, les fenêtres du premier étage, éclairées par un ruissellement de lumières... J'allais franchir la grille d'entrée, quand un hennissement prolongé me fit tourner la tête, et j'aperçus, solidement attachée par sa longe aux anneaux du jardin, la jument alezane de Montaignon, Sultane, me regardant d'un œil étonné tout en broutant quelques touffes de chèvrefeuille.

Une idée diabolique me traversa l'esprit.

Je détachai la longe de Sultane, et enfourchant la bête, je me mis en devoir de la ramener vers le quartier. Cela ne marcha pas tout seul ! dix fois, en route, je crus être désarçonné ; l'animal ne sentant pas la poigne de fer de son maître, se livrait aux plus fantastiques écarts. Enfin après vingt minutes d'un travail surhumain, la jument finit par s'adoucir.

Arrivé auprès de la caserne, je descendis, et, prenant Sultane par la bride, je la remis aux mains d'un maréchal des logis, auquel j'expliquais, en quelques mots, que je venais de trouver cette bête égarée dans la campagne.

Le militaire se confondit en remerciements et Sultane réintégra son box.

Je repris pédestrement le chemin du manoir ; quand j'arrivai, je constatai avec plaisir que Montaignon n'était plus là, et que le colonel était parti, lui aussi, sans doute pour contrôler la ronde. Allons ! me dis-je, nous allons rire tout à l'heure !

Une heure après le colonel de Rochebois rentrait furieux, pestant, jurant, sacrant comme un païen. Montaignon était arrivé au quartier avec dix-sept minutes de retard et avait manqué la ronde.

A présent, le colonel racontait sa faute, traitant Montaignon d'officier de salon, et faisant des gorges chaudes sur la conduite de ce cavalier se livrant aux plaisirs de la danse pendant que sa jument déambulait en campagne.

Il établissait un parallèle entre moi et Montaignon me remerciant de la peine que j'avais prise de ramener la jument au quartier, et me tendant la main, il s'écria :

— Mon cher Félicien, vous me faites l'effet d'un garçon sérieux ! Au diable les préjugés ! Vous plaisez à ma fille, à moi aussi, à tout le monde ! Vous serez mon gendre quand vous voudrez.

Voilà l'histoire de mon mariage !

Je restai quelques minutes secoué par une douce hilarité ; quand cet accès fut passé, je dis à Félicien :

— Et Montaignon ?

— Montaignon attrapa quinze jours d'arrêts ; quand il eut purgé sa punition, il m'écrivit un mot charmant, me remerciant d'avoir ramené Sultane, à laquelle il tenait comme à ses yeux !

— Oh ! délicieux !

— N'empêche, me dit Félicien, que j'ai essayé bien souvent de me reprocher ma trahison envers ce brave garçon ! Mais, que veux-tu ! Ma femme est si gentille... si gentille... que je ne me sens pas le courage d'avoir des remords !

Auguste FAURE.

## Un grand patriote



L'ex-président Krüger

Le président Krüger est mort, chargé d'années et portant le lourd poids des malheurs de sa patrie. Son nom, qu'il a écrit dans l'histoire, conservera le respect de tous ceux qui admirent le courage d'un peuple pour la défense de sa liberté, pour la sauvegarde de son indépendance.

Les événements lui ont donné tort, puisque le Transvaal a été vaincu et n'a pas pu, au prix de son sang versé, éviter sa destinée. S'il avait pu lire l'avenir, il est probable que le président Krüger n'aurait pas demandé aux Boërs de prendre les armes ; mais nul ne connaissait alors l'arrêt de la fortune, et il lui était permis, après la retentissante dépêche de Guillaume II, de croire à des appuis étrangers.

Fort de sa conscience, convaincu de la justice de la cause qu'il personnifiait, le président Krüger fit preuve d'une indomptable énergie, de même qu'il avait témoigné une remarquable prévoyance, une rare habileté, en accumulant des canons et des armes, sans que personne ne le sût. En cela, il avait été un vrai chef d'Etat.

Il le fut encore pendant la terrible lutte, et il put dire, lui aussi, que « tout était perdu, fors l'honneur » ; car jamais combattants ne recueillirent plus de gloire que les Boërs.

Lorsqu'il vint en Europe, pour faire un appel suprême qui ne fut pas entendu et qui ne pouvait pas l'être, la France lui fit la réception qu'elle accorde aux nobles infortunes.

Paris n'a pas oublié ce vieillard, qu'il a salué de ses vives acclamations. Le séjour du président Krüger en Europe lui donna certainement ses dernières joies.

Depuis la fin de la guerre, rentré dans la vie privée, il achevait de vieillir en spectateur attristé, mais avec cette confiance d'avoir rempli tout son devoir.

Le monde le pensait aussi et l'entourait d'une respectueuse déférence. C'est le sentiment qu'inspire sa mort. On doit se découvrir devant son cercueil, car celui qui entre aujourd'hui dans la tombe, fut un grand citoyen et un grand patriote.